

violettes, l'aubépine, et pousser les bourgeons, tous les dimanches nous quitterons Paris et nous irons rire aux champs avec les fleurs, la verdure et le soleil.

Mais un nouvel étonnement, qui devait être suivi d'une horrible douleur, était réservé à Jacques Sarrue.

Tout à coup, du jour au lendemain, sans que rien l'eût annoncé ou fait pressentir, Georgette retomba dans ses tristesses précédentes. Elle paraissait peut-être plus désolée encore, et un matin, Jacques Sarrue, voyant ses yeux rougis entourés d'un cercle bleuâtre, comprit qu'elle avait eu une nuit d'insomnie et qu'elle avait beaucoup pleuré.

Que s'était-il passé ? Effrayé, Jacques Sarrue se le demanda ; mais il ne pouvait pas le deviner.

Il osa interroger affectueusement la jeune fille.

—Je n'ai rien, lui répondit-elle.

Il eut beau insister, il n'obtint pas d'autre réponse. Mais il remarqua que les yeux de Georgette s'étaient remplis de larmes.

Il s'en alla donner ses leçons, très affligé, le cœur rempli d'angoisses et convaincu que Georgette avait une nouvelle cause de chagrin. Laquelle ? Il mit vainement son esprit à la torture, il ne trouva rien. Ses inquiétudes augmentèrent encore.

Huit jours se passèrent ainsi.

—Je n'y comprends rien, se disait Sarrue ; il y a certainement là-dessous quelque chose d'extraordinaire.

Mais, après les réponses évasives qu'il avait obtenues, il n'osait plus questionner Georgette.

—Si elle était malade, elle le dirait, elle se plaindrait, pensait-il. Elle n'est pas malade, physiquement du moins, mais elle a quelque chose.

Ne sachant quoi supposer, le pauvre Sarrue était dans une grande perplexité.

Un soir, après avoir quitté la jeune fille, qui lui avait paru plus triste encore que la veille, il entra chez les ouvriers, ses voisins, qu'il délaissait un peu depuis quelques mois. Le mari étant allé faire une course après son dîner, la femme se trouvait seule.

—Nous ne vous voyons plus guère, monsieur Sarrue, dit-elle, bien que vous n'avez que votre porte à ouvrir pour entrer chez nous ; oh ! je vous dis cela sans reproche. Mais asseyez-vous donc. Vous aviez peut-être quelque chose à dire à mon mari ; il vient de sortir...

—Mon Dieu, non, répondit Sarrue ; je suis seulement entré pour vous dire bonsoir.

—Vous avez bien fait et vous serez toujours le bienvenu, monsieur Jacques. Qu'est-ce qu'on dit de neuf dans Paris ?

—Vous savez, madame Simon, que je ne suis jamais au courant des choses nouvelles, des bruits du jour.

—C'est vrai, fit-elle, votre travail et votre poésie, voilà votre affaire, à vous.

—Oh ! la poésie ; depuis quelque temps je l'ai bien abandonnée.

—Pourquoi ? C'est un tort, monsieur Jacques, car on dit que vous écrivez de bien jolies choses. J'ai même entendu dire que, si vous le vouliez, vous auriez bientôt un nom célèbre.

Le poète secoua tristement la tête.

—Je n'ai plus ce rêve là, dit-il. D'ailleurs, je ne veux pas vous le cacher, madame Simon, je suis affreusement tourmenté.

—Comment cela, monsieur Jacques ?

—Au sujet de Georgette.

—Ah ! c'est mademoiselle Georgette...

—Oui. Est-ce que vous n'avez pas remarqué comme moi, madame Simon, que depuis quelques jours elle est triste, qu'elle pleure souvent, enfin qu'elle a quelque chose ?

—Si fait, monsieur Jacques, j'ai vu cela.

—Si, plus heureuse que moi, vous aviez deviné... si vous pouviez me dire...

—Monsieur Jacques, il y a bien des choses qu'on devine et qu'il faut avoir l'air d'ignorer.

—Je ne comprends pas, madame Simon. Voyons, est-ce que vous connaissez la cause du chagrin de Georgette ?

—Je m'en doute.

—Oh ! je vous en prie, dites-moi ce que vous supposez, ce que vous croyez.

—Monsieur Jacques, il vaut mieux que vous ne sachiez rien.

—Ah ! vous m'effrayez ! Au nom du ciel,

madame Simon, que se passe-t-il ? Dites-le-moi.

—Comme un rien vous agite et vous trouble ! Tenez, vous voilà tout bouleversé. Remettez-vous, monsieur Jacques, remettez-vous. Mademoiselle Georgette est triste, elle a du chagrin, c'est vrai, mais ça se passera.

—Soit. Mais pourquoi est-elle triste ? Pourquoi a-t-elle du chagrin ?

—Toutes les fillettes sont ainsi, songez que Georgette court après ses dix-sept ans, qu'elle est jolie comme les amours...

Sarrue la regardait avec effarement.

—Monsieur Jacques, je vous prie de m'excuser, reprit-elle ; je ne puis vraiment vous en dire plus.

—Non, non, répliqua-t-il d'une voix qui tremblait malgré lui, je vous supplie, au contraire, de parler ; je veux que vous me disiez tout.

—Monsieur Sarrue, je vous assure que je n'ai pas le droit... balbutia-t-elle...

—Prenez-le.

—En vous apprenant ce que je sais, ce que j'ai deviné, j'agis mal.

—Quand il y a nécessité de dire la vérité, on n'est pas coupable.

—Vous le voulez donc absolument.

—Oui.

—Eh bien, monsieur Jacques, je crois que mademoiselle Georgette aime monsieur Maurice. Il n'y a pas grand mal à cela, monsieur Sarrue ; il faut qu'on aime et c'est à son âge que l'amour vient le cœur battant. Et puis elle est libre, n'ayant plus ni père, ni mère, et bien seule, car sans vous offenser, monsieur Jacques, vous ne pouvez remplacer pour la pauvre enfant un père, une mère, ou un frère. Dans une pareille situation, on ne sait pas ce qui peut parler au cœur d'une innocente jeune fille et quelles pensées lui viennent. Pour une enfant si jeune, c'est un grand malheur, allez, de ne plus avoir sa mère.

Jacques Sarrue souhaita le bonsoir à sa voisine et rentra dans sa chambre.

Il s'affaisa lourdement sur un siège et il resta sans mouvement, la tête sur la poitrine, les yeux fixés sur la parquet, ses longs bras ballants.

Le malheureux venait de recevoir un coup terrible. Il était écrasé.

IV

Jacques Sarrue resta pendant plus d'une heure dans une prostration complète, incapable de réfléchir, d'ajouter une pensée à une autre, une sorte de délire dans l'esprit. Enfin, reprenant possession de lui-même, il vit l'affreuse réalité dressée devant lui comme une chose lugubre.

La souffrance atroce qu'il éprouvait lui faisait connaître ce que Georgette était réellement pour lui. Longtemps il avait voulu douter, n'osant se faire cet aveu à lui-même ; maintenant, une lumière si éclatante étant en lui, il ne pouvait plus songer à se tromper sur ses sentiments. S'il souffrait ainsi, c'est qu'il aimait Georgette ; et que Georgette en aimait un autre. Et cet autre était Maurice Vermont. Ce jeune homme qu'il avait accueilli, qu'il aurait aimé comme un frère, abusait de la confiance, trahissait l'amitié, le frappait traitreusement, comme dans un guet apens.

Il lui semblait que Maurice lui avait arraché en même temps le cœur et l'âme, et il vomissait contre lui toutes les imprécations.

Ses plaintes n'étaient certainement pas sans raison ; mais il ne s'apercevait point qu'elles étaient mesquines et ridicules.

Quant à Georgette, il lui faisait également un crime d'avoir donné son amour à un autre, absolument comme si par un engagement antérieur elle l'eût rendu maître absolu de son cœur et de sa personne.

Malgré ses qualités réelles, incontestables, Jacques Sarrue était pétri de la même pâte que tous les hommes ; il y avait en lui les faiblesses de beaucoup d'autres infirmités morales qui tiennent à l'humanité.

Pour le moment, cet homme indulgent, généreux et vraiment bon, qui possédait à un haut degré le sentiment de la justice, ne trouva rien dans son cœur qui le sollicitât en faveur de Georgette, et lui fit trouver grâce devant lui.

Il était tard. Il se mit au lit. Mais son agitation fiévreuse ne laissa point approcher le som-

meil. Des pensées folles se heurtaient tumultueusement dans son cerveau malade.

Le jour vint. Il l'accueillit comme un libérateur. Cependant, s'il était plus calme en apparence, ni sa colère, ni les souffrances de son cœur déchiré ne s'étaient apaisées.

Il s'habilla, comme s'il allait sortir, mais il n'en fit rien. Il s'assit sur une chaise, et le front plissé, le regard sombre, il attendit. Bientôt il attendit du bruit dans la chambre de Georgette. La jeune fille, qui avait l'habitude de se lever en même temps que le soleil, faisait son petit ménage.

Quand Jacques Sarrue jugea que la jeune fille pouvait le recevoir, il sortit de sa chambre et frappa à la porte de Georgette. Elle vint aussitôt lui ouvrir.

Il entra raide, les sourcils froncés, le front sévère.

La jeune fille éprouva un saisissement douloureux et fit trois pas en arrière.

—Mademoiselle, lui dit-il d'un ton sec et glacial, la visite que je vous fais est peut-être un peu matinale : si je vous gêne, dites-le-moi, je reviendrai un peu plus tard.

—Mon Dieu, pourquoi me parlez-vous ainsi, répondit-elle avec surprise ; vous savez bien que vous me faites toujours plaisir en venant me voir.

Il ferma la porte, puis s'avançant jusqu'au milieu de la chambre :

—Mademoiselle, reprit-il, j'ai quelques questions à vous adresser ; j'espère que vous voudrez bien me répondre. Vous pouvez vous asseoir, et je vous demande la permission d'en faire autant.

Georgette devina la pensée de Jacques. Son cœur se serra douloureusement, et elle se laissa tomber sur un siège.

—Mademoiselle Georgette, reprit Sarrue, je n'ai pas besoin de vous dire que j'étais votre ami le plus sûr et le plus dévoué ; plein de confiance en votre sagesse, en votre honnêteté, sachant de combien de périls graves est entourée la jeunesse sans expérience, je m'étais imposé la mission délicate de veiller sur vous, de vous protéger et de vous défendre contre tout danger.

—C'est au nom de cette protection que je vous avais accordée que je me permets de vous interroger. Veuillez me répondre : Vous aimez M. Maurice Vermont ?

La jeune fille releva brusquement la tête.

—Oui, répondit-elle d'une voix ferme, je l'aime ! Elle prononça ce dernier mot avec une expression passionnée qui augmenta encore la douleur et le courroux de Sarrue.

—C'est bien, dit-il d'un ton sec, vous avez compris qu'il était nécessaire, urgent, que nous fussions éloignés l'un de l'autre. Je ne veux plus rester dans cette maison.

La jeune fille se mit à pleurer à chaudes larmes. Il y eut un moment de silence.

Jacques marcha vers la porte, l'ouvrit et se retourna pour jeter à la jeune fille ce dernier mot :

—Adieu !

Et, fermant la porte derrière lui, il s'élança dans l'escalier.

Georgette avait le cœur brisé. Défaillante, elle s'affaissa sur un siège et se remit à sangloter !

—Oh ! ma mère, ma bonne mère, vous qui m'avez tant aimée, gémit-elle, si vous voyez ma douleur, si vous pouvez m'entendre, ayez pitié de votre pauvre petite Georgette !

Et, concentrant ses pensées, la tête inclinée sur son sein, elle chercha à retrouver dans sa mémoire les paroles de la femme des Huttes.

—Ah ! s'écria-t-elle au bout d'un instant, je ne peux pas me rappeler, j'ai oublié !

La suite au prochain numéro

Tout nouvel abonné au MONDE ILLUSTRÉ pour 4, 6 ou 12 mois recevra gratuitement tout ce qui a paru du feuilleton en cours de publication : Les deux Sœurs. L'abonnement est strictement payable d'avance.